

défaut, et c'est dans cette partie du service funéraire que le catholicisme est surtout admirable.

**

Déjà beaucoup d'écrivains catholiques, entr'autres M. de Chateaubriand, M. de Fontanes et le vicomte Walsh, ont fait ressortir tout ce qu'il y a de beau dans notre office; je ne veux point tenter de refaire ce qu'ils ont si bien fait. Mais comme le thème est très vaste, on peut le détailler, et je me contenterai de parler de trois des plus frappantes parmi les dernières prières, du *Miserere*, du *Dies iræ*, et du *Benedictus*, dont j'ose en même temps offrir des reproductions en vers: paraphrases pour le psaume et pour le cantique, et traduction aussi littérale que possible, quoique bien imparfaite, pour la séquence¹. Ces trois chants, si admirablement placés au commencement, au milieu et à la fin du service funèbre, rappellent trois grandes époques. Le *Miserere* est de l'ancien testament, le *Benedictus* se trouve dans le nouveau, et le *Dies iræ* est, on peut le dire, le chef-d'œuvre de la poésie chrétienne du moyen âge.

Et l'on ne songe pas, en les écoutant, aux siècles qui les séparent, tant le même souffle, la même inspiration les pénètre et les anime. On ne songe pas davantage, à Rome, à la chronologie des nombreux monuments que l'on y voit, par exemple aux siècles qui séparent les colonnes du forum des arcs de triomphe de Titus, de Septime Sévère et de Constantin, et ceux-ci les uns des autres. Il semble que les choses longtemps juxtaposées prennent un air de famille et font oublier leurs âges.

Dans l'enterrement, c'est le *Miserere* qui ouvre la marche. Autrefois, lorsqu'on allait faire la levée du corps à domicile, il se chantait dans la rue. Comme ce long cri de douleur et de

1. Le *Miserere* et le *Benedictus* ont été traduits de l'hébreu en latin, et peuvent être difficilement retraduits en vers français; ils ne peuvent guère être que paraphrasés. Même nos traductions en prose de la Bible se rapprochent plus quelquefois de la paraphrase que de la traduction. Le *parallélisme* de la poésie hébraïque, qui consiste dans la répétition symétrique des mêmes idées et des mêmes mots, est peut-être une des choses les plus antipathiques au génie de notre langue. Les nombreuses ellipses, les images et les tropes, qui sont quelquefois d'une hardiesse à laquelle nos romantiques les plus audacieux ne sauraient atteindre, rendent la tâche encore plus difficile. Il en est autrement des hymnes du bréviaire romain et des proses ou *séquences* latines du moyen âge. La concision du texte est, dans ce dernier cas, le plus grand obstacle.